

La Peste Rouge

Cette nouvelle parue originellement dans le numéro de janvier 1895 de Cassell's Family Magazine, fut traduite et publiée dans les numéros 530 (22 janvier 1898) à 532 (5 février 1898) de la revue La Science Illustrée.

L'année dernière, j'avais établi mon séjour d'hiver dans une des petites villes de la rivière de Gênes. Cette petite ville me plaisait infiniment ; rien de plus pittoresque que ces maisons entourées de verdure, s'échelonnant en groupes sur les assises puissantes des rocs, dont le pied abrupt plonge dans les eaux de la Méditerranée. D'autre part, l'endroit est parfaitement dédaigné comme station d'hivernage par les gens de santé chancelante.

On peut y vivre paisiblement, sans entendre à chaque instant l'écho de la toux d'un phtisique, et si, par hasard, vous échangez quelques mots avec un passant de rencontre, vous n'avez pas à appréhender que ce passant ne vous renseigne sur l'état plus ou moins maladif de ses bronches et ne vous interroge sur le fonctionnement de vos propres poumons. Grâce à Dieu, mes bronches et mes poumons sont en bonne condition ; néanmoins, je paie mon tribut à la souffrance humaine sous la forme d'insomnies. J'appréciais d'autant la tranquillité et le silence de cette ville endormie. La villa que j'avais louée avait pour voisine immédiate, mitoyenne même, une autre villa construite à peu près sur le même modèle. En cette villa habitait un étranger comme moi ; avant de louer, cependant, je m'étais enquis si cet étranger n'était pas malade. Question de nerfs ou de pitié, le spectacle de la souffrance d'autrui m'affecte au point que j'aurais loué ailleurs pour ne pas avoir sous les yeux la vue quotidienne d'un moribond. On m'assura formellement que ce voisin jouissait de la meilleure santé et j'appris également qu'il était Allemand. Je préférais le voisinage d'un étranger à celui d'un de mes compatriotes : cette différence de nationalité me laissait libre d'accepter ou de repousser toute fréquentation. Il est peut-être utile d'indiquer ici que je suis Anglais, et que je ne connais pas un traître mot de la langue allemande, ce qui me donnait une seconde assurance contre une entrée en relations possibles avec ce Germain.

Il faut ajouter aussi que je passais par une crise de misanthropie qui me portait à fuir tout contact avec l'humanité. Le calme et la somnolence de l'endroit produisirent un effet sédatif sur mes nerfs, et je me découvris bientôt un sentiment de curiosité à l'endroit de ce voisin, qui, je dois le dire, n'avait pas semblé porter la moindre attention à mon installation. Les deux jardins qui accompagnaient nos villas respectives étaient séparés par un mur à hauteur d'appui, surmonté d'un treillage que tapissaient des plantes grimpantes. Par les interstices que laissaient les branchages, à demi dépouillés par l'hiver, j'aperçus la haute silhouette de mon voisin, qui se promenait par les allées de son jardin. Je fus frappé, aussitôt, de sa ressemblance avec les portraits de von Moltke. Il me parut avoir dépassé l'âge respectable de soixante-dix ans, et cependant il se tenait ferme et droit comme une lance. Son visage avait quelque chose de la rigidité du marbre, toute son attitude affirmait une parfaite santé et une constitution indomptable.

Une intense pensée, un labeur incessant se lisaient dans les traits de cette physionomie immobile. On sentait une volonté de fer dans le pli amer des lèvres, il s'y révélait même comme un sentiment indéfinissable, qui me causa tout d'abord un léger frisson d'inquiétude, cette inquiétude qu'on ressent devant une énigme : À quel sorte d'idées pouvait répondre ce sourire étrange ? Si ce n'était pas chose comique que de comparer le visage d'un vieillard à celui d'une femme, brillante de beauté et de jeunesse, j'aurais affirmé que le sourire de mon voisin ressemblait au sourire suspect de la Monna Lisa, le chef-d'œuvre de Vinci.

Ce n'était certes pas un homme indifférent que celui-là, et j'aurais retrouvé en lui tous les signes d'une haute culture intellectuelle, si je n'avais déjà su que, dans le pays, on le nommait « M. le professeur ». En même temps, je me sentis pris du désir de faire sa connaissance ; je ne suis pas à compter mes contradictions avec moi-même. Quant à l'objection de la langue, je décidai que s'il ne parlait pas l'anglais, peut-être parlait-il français : or je maîtrise cette langue à peu près comme ma langue maternelle.

Tandis que je réfléchissais, sans hâte, aux moyens de me ménager une entrée en conversation avec M. le professeur, il m'arriva, à deux reprises, la nuit, de constater des faits assez étranges. L'avantage de l'insomnie, ou le désavantage, si l'on veut, est de surexciter les sens, surtout celui de l'ouïe. Tandis

que, parfaitement éveillé, j'écoutais le silence profond de la ville endormie, que troublait à peine la vague déferlante de la Méditerranée, un bruit léger de pas retentit dans le jardin de mon voisin. Puis ces pas s'arrêtèrent, et une série de sons réguliers se succédèrent ; ces sons étaient ceux d'une bêche mordant le sol. Je me levai d'un bond, courus à ma fenêtre et j'écartai les rideaux. Au travers des lames de la jalousie, j'aperçus mon voisin bêchant paisiblement, à la lueur d'une pâle lanterne. Or, à ce moment, l'horloge de l'église proche sonnait la demie de minuit. Le feuillage d'un arbre m'empêchait, autant que l'éclairage fort restreint, de distinguer au juste le travail auquel se livrait le bêcheur nocturne. Cependant, il ne pouvait s'agir de jardinage. Un homme de science, d'autre part, n'a pas pour habitude d'enfouir des trésors dans le sol. Mes réflexions ne s'étaient pas arrêtées sur une hypothèse admissible, que mon voisin avait terminé, et je le vis partir avec sa bêche et sa lanterne.

La seconde fois que le fait se reproduisit, à la même heure nocturne, mon homme opérait sur un terrain découvert, et cette fois, je compris qu'il enfouissait des objets dont je ne pouvais déterminer la nature. Néanmoins, je reconnus que certains de ces objets s'agitaient, et même poussaient des gémissements plaintifs. Le professeur, à deux reprises, arrêta ces mouvements et ces gémissements d'un furieux coup de bêche. J'avoue qu'une sueur d'angoisse me coula sur le front, et mon imagination me représenta de malheureux enfants, des nouveau-nés victimes d'un de ces praticiens louches qu'en France on nomme des « faiseurs d'anges ». L'impression fut même si forte, que je m'interrogeai si je ne devais pas avertir la police, et provoquer une descente dans ce jardin, transformé en cimetière d'innocents.

La réflexion calma un peu mon émoi et, d'ailleurs, nous autres Anglais, nous aimons peu à nous mêler de ce qui ne nous regarde pas personnellement, et je me félicitais d'en avoir agi de la sorte, car, à deux jours de là, le mystère me fut expliqué.

Un matin donc, en sortant de chez moi, j'aperçus des paysans qui débarquaient d'une voiture, à la porte de mon voisin, deux grands paniers à clairevoie remplis, l'un de lapins, l'autre de cobayes. Je conclus que le professeur se livrait à des études qui entraînaient le sacrifice d'un certain nombre de ces bestioles. Naturellement, lorsque ceux-ci avaient accompli leur mission, il était indispensable d'enfouir leurs restes. Le professeur avait choisi sagement une heure nocturne pour se livrer à cette tâche, afin de ménager les préjugés populaires qui voient, dans les pratiques de la vivisection, le cruel amusement d'un homme désœuvré.

Ma rencontre avec le professeur – que je veux appeler le professeur Schwartz – pour cette seule raison que ce n'est pas son nom, se fit d'une manière banale, pour ainsi dire. Nous échangeâmes d'abord quelques lieux communs par-dessus la clôture du jardin. Il se trouva qu'il parlait admirablement l'anglais. Nous étions, l'un et l'autre, méthodiques dans nos habitudes, et nous avions coutume de nous promener en fumant, chacun dans son jardin, à peu près à la même heure.

Graduellement nous passâmes des considérations sur la température du jour à des sujets plus importants, et le professeur accepta un jour de venir dans mon jardin pour examiner une plante dont j'ignorais le nom. Quand je lui rendis sa visite, je découvris accidentellement qu'il était un grand amateur d'échecs – c'est une passion que je partage et ce goût commun nous rapprocha définitivement. Nous prîmes l'invariable habitude de nous attabler tous les soirs, entre sept et neuf, devant un échiquier.

J'appris petit à petit que mon partenaire était médecin, qu'il avait longtemps exercé la pratique de son art, et qu'il l'avait abandonné pour se livrer à des études de bactériologie. Son instruction ne se bornait pas aux sciences nombreuses qui se rattachent à la médecine, et ses connaissances me semblèrent encyclopédiques. Il est difficile de rêver une conversation plus intéressante.

Ce qui m'étonna davantage, ce furent les preuves de pitié et de bonté que me révélait le professeur, pendant ces entretiens. Il me semblait animé d'un amour profond pour l'humanité souffrante, pour les déshérités de ce monde. Sa figure s'animait quand il traitait ce sujet, et prenait un caractère particulier de douceur et de bienveillance. J'avais remarqué déjà, dès le début de nos relations, que sa lèvre avait perdu ce pli amer, ce sourire sinistre qui m'avait d'abord alarmé.

En dépit des opérations douloureuses qu'il infligeait à ses infortunés sujets d'études, le professeur reportait une partie de ses sentiments affectifs sur les animaux. Ainsi, je possédais un *collie*¹, qui d'emblée accorda sa pleine amitié au professeur Schwartz. Celui-ci se montra fort touché du témoignage de cette confiance canine. Jamais cet homme ne semblait plus content que lorsque le chien se tenait appuyé contre lui, sa tête aux oreilles soyeuses étendue sur ses genoux.

¹ Le collie est le chien de berger écossais, mais la race améliorée et embellie par des sélections savantes fournit des chiens à longues soies, très appréciés en Angleterre et qui valent parfois des sommes considérables.

Or, un soir, je venais de rentrer chez moi, après la partie d'échecs quotidienne, quand je vis pénétrer dans ma chambre, en se traînant à peine, mon collie qui gémissait pitoyablement. À peine s'il put s'allonger jusqu'à mes pieds. Je me baissai, l'examinai : son œil vitreux était presque éteint ; sa bouche écumait, et le ventre me parut démesurément gonflé. Il se tenait là, immobile, poussant une plainte ininterrompue qui s'affaiblissait.

Je n'eus pas d'autre pensée que de courir chez le professeur Schwartz. Au récit rapide des symptômes observés, mon voisin montra un trouble et une émotion qui me surprirent, malgré mon propre émoi. Il saisit une fiole pleine d'un liquide pharmaceutique, et répéta à plusieurs reprises :

— Hâtons-nous, hâtons-nous, je vous prie !

Quand nous arrivâmes dans la chambre, le chien était mort. Sur sa demande, j'apportai au professeur un broc plein d'eau, dans lequel celui-ci versa le contenu de la fiole. Il plongea ses mains dans le liquide et m'invita à l'imiter. Cela fait, il me demanda une serviette, un linge quelconque, propre à ensevelir le pauvre animal. Lorsque le linge eut été noué sur le cadavre, le docteur le prit, et s'achemina vers le jardin. Je le suivis, porteur du broc, comme il me l'avait demandé, et fort étonné de ce cérémonial.

Je m'en fus, par là-dessus, chercher deux bêches dans l'appentis où le jardinier laissait ses outils, et nous creusâmes un trou très profond. Lorsque le chien eut été jeté dans cette fosse, le professeur versa sur lui le contenu du broc. Nous rebouchâmes alors, et la terre fut soigneusement foulée et tassée.

Pendant le courant de cette opération, mon voisin m'avait demandé si je n'avais pas vu mon chien gratter la terre dans son jardin. Je n'avais rien remarqué de semblable, mais je compris que le professeur soupçonnait que ma bête avait mangé quelque'une des charognes qu'il enterrait chez lui.

Je croyais en être quitte, mais le professeur Schwartz ne l'entendit pas ainsi, et quoiqu'il ne s'exprimât pas complètement, je vis qu'il savait exactement ou croyait savoir de quoi mon chien était mort. Il procéda à la désinfection minutieuse de mon domicile, au moyen de fumigations et de pulvérisations. Je dus changer de vêtements et me laver des pieds à la tête, avec des drogues qu'il apporta, et ce traitement se compléta de gargarismes et de lavages des narines, auxquels je consentis, pour ne pas le désobliger, car je pensais en moi-même à la manie des bactériologistes, qui ne voient que microbes dans ce monde, et qui poussent la systématisation jusqu'à des minuties souvent ridicules.

Nos réunions du soir duraient depuis deux mois, environ, sans incidents notables, lorsqu'un jour, la conversation tomba sur les anarchistes. Un nouvel attentat, une bombe qui avait éclaté récemment à Paris me donnèrent l'occasion d'exprimer mon indignation sur le compte de ces crimes odieux autant que stupides, et sur celui de leurs auteurs.

Le professeur Schwartz m'interrompit tranquillement, en me disant, comme la chose la plus naturelle du monde :

— Les anarchistes poursuivent un but louable, mais leurs attaques portent à faux et ils usent d'armes inefficaces.

Je me récriai : le professeur ne me laissa pas le temps de poursuivre.

— Permettez-moi, fit-il, d'expliquer mes paroles. Je soutiens qu'en attaquant les capitalistes et les détenteurs de la fortune publique, les anarchistes vont à l'encontre du but qu'ils poursuivent. Ce but est une répartition plus équitable des biens de ce monde. Or, la somme des capitaux, des biens de tous genres, ne saurait être mise en commun et également répartie à chacun. Il existe telle source de revenus, que l'on ne peut diviser. Voyez-vous les chemins de fer, les grandes exploitations industrielles, les banques et les institutions de crédit loties et divisées entre plusieurs milliers de petits propriétaires. Ce serait annihiler complètement ces formes de la production, et les tuer radicalement sans profit pour personne. Les mettre entre les mains de l'État ne produirait pas un meilleur résultat. Dans tous les pays du monde, les exploitations d'État ne vivent qu'aux dépens des budgets nationaux, elles coûtent plus qu'elles ne rapportent. Cette observation peut s'étendre à toutes les formes du travail en commun. Or, le monde moderne ne vit que du travail en commun. Donc, pour la bonne organisation et la sauvegarde du capital constitué par des siècles d'efforts ininterrompus, il est nécessaire, voire indispensable, de conserver la classe des capitalistes et des propriétaires ; classe dans laquelle chacun peut s'introduire par le travail, l'intelligence, et aussi l'heureuse chance.

« Arrivons au moyen de résoudre ce problème de l'extinction du paupérisme.

— Auriez-vous découvert la solution de cet insoluble problème ? demandai-je avec une dose d'incrédulité dans la voix.

— Je l'ai découverte, répliqua gravement le professeur, et bien mieux, j'ai trouvé les moyens pratiques de l'appliquer. Continuez, je vous prie, à m'accorder votre attention. D'où provient la pauvreté ? Tout simplement, de l'excédent de la population travailleuse. C'est l'inéluctable loi de l'offre et de la demande. Les bras sont trop nombreux, ils s'offrent à vil prix. Supposez qu'un fléau, une peste supprime la moitié des travailleurs, les salaires augmenteront immédiatement dans le même rapport. Les exemples du passé sont là pour nous affirmer la vérité mathématique de cette assertion. De là, je conclus que les anarchistes perdent leur temps et leurs bombes à essayer de tuer quelques capitalistes qu'ils n'atteignent pas, et qu'ils feraient mieux de chercher un but plus pratique à leurs efforts. Votre compatriote Malthus eut une lueur de cet état de choses ; seulement il est mort sans proposer un remède.

— Mais, ce remède, dis-je, ne m'avez-vous pas affirmé que vous le possédiez ?

— Possible ! répondit-il évasivement, et sa bouche eut ce sourire étrange qui m'impressionnait désagréablement, pendant que ses yeux regardaient fixement dans l'espace.

Il reprit la parole.

— L'homme qui aurait découvert le moyen le plus rapide et efficace de guérir le paupérisme, même en sacrifiant la moitié de la population, ne serait-il pas le plus grand bienfaiteur que l'humanité ait jamais connu !

— Quoi ! C'est votre moyen ! m'exclamai-je. L'extermination de la moitié du genre humain !

Il gardait son sourire immuable, en écoutant patiemment le flot d'objections qui me montait aux lèvres, et quand j'eus bien fini, il se leva, car l'heure de notre séparation habituelle avait sonné. De réponse, je n'en eus pas d'autre, et ses paroles de congé me montrèrent qu'il ne me gardait aucune rancune de la vivacité que j'avais apportée à contredire sa singulière et effrayante théorie.

Je rentrai chez moi, et j'eus un sujet d'occupation pour mes heures d'insomnie. Néanmoins, je me calmai peu à peu, et je finis par m'étonner d'avoir pris au sérieux ce paradoxe macabre. Je conclus à mon tour que le professeur Schwartz, à l'exemple de nombreux savants, avait une abeille dans son bonnet, ou, comme disent les Français, un hanneton dans la cervelle.

Le professeur vivait seul, servi par un homme du pays, qui n'habitait pas dans la villa, et qui venait à certaines heures. D'ailleurs, je ne sais pas de quoi Schwartz vivait, je ne l'ai jamais vu manger quoi que ce soit. Je crois que les besoins de la vie étaient réduits chez lui à leur plus simple expression. Le soir, c'était lui-même qui venait m'ouvrir la porte, et qui la fermait, après mon départ.

Le lendemain de cette conversation, je ne le vis pas dans son jardin, et le soir, sa porte demeura close, à mon coup de sonnette. J'allai sous la fenêtre de sa chambre à coucher et l'appelai. Il me répondit de l'intérieur, sans se montrer au balcon, qu'il n'était pas en état de me recevoir, car il se sentait indisposé, et qu'il me verrait avec plaisir le lendemain. Il refusa mes offres de service, en m'affirmant que son malaise ne serait que passager.

Je ne manquai pas, le lendemain, de m'y rendre à l'heure habituelle, et la porte s'ouvrit à mon appel. Le professeur me parut tout défait, et je pensai que sa maladie était plus sérieuse qu'il ne voulait en convenir. Il commença à causer, très affablement, mais son langage n'avait pas l'aisance, la facilité que je lui connaissais. Je ne pus m'empêcher de lui en faire la remarque, en le conjurant de vouloir bien accepter mes services.

Il réfléchit un moment et me répondit :

— Cher monsieur, je suis résolu à me fier à vous. Vous ne vous trompez pas, et ma maladie est plus grave que je ne veux le faire paraître. Je puis mourir d'un moment à l'autre et je ne crois pas que l'issue fatale se fera longtemps attendre. Je dois prendre des mesures pour sauvegarder cette petite ville, à qui je suis redevable des derniers heureux jours de ma vie, d'une catastrophe que ma mort appellerait certainement sur elle. Vous ne me comprenez pas ? Je vais m'expliquer. C'est un secret que je confie à votre honneur, promettez-moi que vous garderez le silence aussi longtemps que je vivrai.

Très étonné, je donnai la parole demandée, sans soupçonner l'importance de cet engagement. Le professeur m'invita alors à l'accompagner dans son laboratoire, pièce assez vaste, qui, avec ses microscopes, ses flacons et ses ballons de verre, ressemblait à toutes les installations de ce genre. Le long d'un mur, une petite vitrine renfermait une série de tubes assez courts, les uns fermés avec des tampons de ouate ; les autres, scellés à la lampe.

Schwartz me montra cette vitrine et me dit :

— Aussitôt après ma mort, vous prendrez ces tubes un à un, et vous les briserez dans un seau rempli d'eau, et additionnée de ce liquide que vous voyez dans cette fiole. Ce liquide est du bichlorure de mercure, autrement dit, du sublimé corrosif : c'est vous avertir du soin que vous devrez apporter à sa

manipulation. D'autre part, vous prendrez bien garde à briser ces tubes sous la surface du liquide, sinon je ne répons pas de votre vie. Cela fait, vous enterrerez seau et contenu à quatre pieds de profondeur, au moins. Vous m'avez bien compris ?

— Parfaitement. Vos désirs seront accomplis si le malheur veut que j'aie à accomplir cette tâche. Ces tubes, je le présume, contiennent les ferments de graves maladies.

Le vilain sourire du professeur reparut sur ses lèvres.

— Dites les ferments de maladies inconnues, auprès desquelles les pires fléaux qui assaillent l'humanité sont peu de choses.

SUITE ET FIN DANS LE RECUEIL